

Trois paraboles sur la venue Règne de Dieu

Une vie qui passe la mort

Les conférences de ces trois jours de célébration pascale 2010 portent sur les paraboles du Royaume de Dieu. Trois paraboles seront présentées ; elles traitent de la venue du Règne de Dieu et nous permettront d'entrer en vérité dans la célébration pascale. La première est la parabole du semeur ; la deuxième celle du père et des deux fils ; la troisième celle du bon Samaritain. Ces paraboles sont bien connues, pourtant leur véritable portée n'est pas bien perçue. Il importe de les lire avec attention de faire une lecture théologique soucieuse de respecter le sens premier du texte. Elles sont de style très différent. Deux d'entre elles sont propres à Luc, la troisième est commune aux trois évangiles, mais par souci d'homogénéité nous prendrons comme texte fondamental l'évangile de Luc.

Le semeur sortit pour semer...

Luc 8, 4-15

Lc 8 :4 Comme une foule nombreuse se rassemblait et que de toutes les villes on s'acheminait vers lui, il [Jésus] dit par parabole : 5 « Le semeur est sorti pour semer sa semence. Et comme il semait, une partie du grain est tombée au bord du chemin ; elle a été foulée aux pieds et les oiseaux du ciel ont tout mangé. 6 Une autre est tombée sur le roc et, après avoir poussé, elle s'est desséchée faute d'humidité. 7 Une autre est tombée au milieu des épines et, poussant avec elle, les épines l'ont étouffée. 8 Une autre est tombée dans la bonne terre, a poussé et produit du fruit au centuple. ». Et, ce disant, il s'écriait : « Entende, qui a des oreilles pour entendre ! »

9 Ses disciples lui demandaient ce que pouvait bien signifier cette parabole. 10 Il dit : « A vous il a été donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; mais pour les autres, c'est en paraboles, afin qu'ils voient sans voir et entendent sans comprendre.

11 Voici donc ce que signifie la parabole : La semence, c'est la parole de Dieu.

12 Ceux qui sont au bord du chemin sont ceux qui ont entendu, puis vient le

diabole qui enlève la Parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et soient sauvés. 13 Ceux qui sont sur le roc sont ceux qui accueillent la Parole avec joie quand ils l'ont entendue, mais ceux-là n'ont pas de racine, ils ne croient que pour un moment, et au moment de l'épreuve ils font défection. 14 Ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu, mais en cours de route les soucis, la richesse et les plaisirs de la vie les étouffent, et ils n'arrivent pas à maturité. 15 Et ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la Parole avec un cœur noble et généreux, la retiennent et portent du fruit par leur constance. »

La parabole du semeur est présente dans les trois évangiles synoptiques. Conformément au plan qu'il a choisi, Matthieu la place dans un livret où les paraboles sont mises à la suite par juxtaposition, sans indication du contexte. La parabole du semeur vient en premier. Marc la place dans un contexte narratif. Luc fait de même et en outre son introduction est plus précise : elle donne la liste de ceux qui accompagnent Jésus, des hommes et des femmes ! Luc rappelle des événements dans la présentation de Marie de Magdala, libérée du pouvoir de sept démons, et par là oriente l'attention sur le salut donné et fructifiant.

Cette parabole présente un intérêt particulier, car elle est immédiatement suivie par un échange entre Jésus et ses disciples qui ne comprennent pas l'enseignement de Jésus. Ils ne comprennent ni le sens de l'histoire ni même le statut du récit. Cette difficulté est l'occasion d'une mise au point sur ce qu'est une parabole. C'est donc une introduction à la lecture des paraboles, d'autant plus intéressante qu'elle va à l'encontre de l'image habituelle de Jésus. Cette explication sur la nature de la parabole est suivie par une explicitation de son sens, ce qui permet là encore de relever la richesse d'une parabole.

1. Nature et fonction d'une parabole

1. Le mot parabole ne désigne pas l'aimable figure géométrique étudiée par Pascal dans le *Traité des coniques*, ni l'antenne de télévision qui en a la forme. Si cette confusion est sans portée théologique, une autre a cours habituellement. Une parabole serait une histoire illustrée ou un récit imagé ; le recours à l'image aurait pour but de faire comprendre à des illettrés ou à des simples un enseignement abstrait ou énigmatique. Ainsi à l'école primaire ou encore pour les peuples incultes, on se doit d'employer des images pour faire comprendre une idée, un dessin pour les mathématiques, ou encore une situation concrète pour une leçon de morale. En particulier, pour dire le mystère de Dieu, il conviendrait d'employer un langage imagé, adapté aux simples. Entendre en ce sens le mot parabole, c'est faire un contresens.

2. La preuve que c'est un contresens apparaît dans la partie médiane du texte de l'évangile cité. Cette seconde partie suscite l'étonnement voire le scandale du lecteur. En effet, lorsque Jésus est interrogé par ses disciples, il justifie l'emploi des paraboles en notant qu'il parle publiquement en parabole « *pour qu'ils voient sans voir et entendent sans entendre, ni comprendre* » (Mt 13,13).

L'intention de Jésus est donc tout le contraire de la pédagogie, puisqu'il semble que Jésus veuille l'endurcissement du cœur. Selon l'évangile de Matthieu, plus explicite que Luc, Jésus insiste en citant le prophète Isaïe : « *Ils se sont bouché les oreilles, ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur esprit comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse* » (Mt 13, 15).

Si une parabole n'était qu'un procédé pédagogique, ce serait un piètre résultat et Jésus serait le pire des enseignants ! Mais ce n'est pas le cas ! Si Jésus cite ce que Dieu dit à Isaïe au moment de sa vocation, c'est que la parabole est étroitement liée à sa mission qui est de faire advenir le Règne de Dieu. La parabole sert à faire advenir le Règne de Dieu. Or celui-ci suppose un jugement qui sépare le bien du mal ; cette séparation s'adresse à des libertés humaines. Les paraboles sont une mise en demeure. Elles pointent l'annonce d'un jugement, salut ou condamnation. Elles sont une invitation à la conversion.

3. Une parabole est donc une mise en demeure. Cette mise en demeure fonctionne de la manière suivante : la scène évoquée ou l'histoire plus développée suscitent une identification au personnage principal de la parabole ; cette identification invite à entrer en soi-même, et à changer de comportement. Une parabole peut être longue ou courte.

Courte comme celle-ci : « Le Royaume de Dieu est semblable à du levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit levé ». Longue comme la parabole des talents... La parabole du semeur est de longueur moyenne : mais c'est d'abord un récit. L'essentiel n'est pas dans la longueur, mais dans la décision qu'il faut prendre à l'écoute de la parole. La parabole tranche ; tel est l'effet de ce que les psychanalystes appellent le « tranchant de la parole ».

Pour cette raison, les paraboles ont ce que les exégètes appellent une « pointe ». Le mot fait image. Ça pique pour réveiller. C'est là que ça touche et fait mal ; c'est là que l'on doit regarder avec attention. Le récit est donc construit de manière à donner du poids à la pointe pour qu'elle puisse pénétrer au plus vif.

Une parabole relève donc du genre prophétique ; le prophète dit la volonté de Dieu de manière précise et circonstanciée. Aussi avant de développer les harmoniques du récit, il convient de situer le contexte qui donne au récit sa signification exacte. Ainsi se dévoile un principe d'interprétation : expliquer la parabole par référence au moment et à la situation où Jésus la prononce, et distinguer de l'interprétation hors de ce contexte, interprétation morale ou allégorique.

La parabole du semeur, la réaction des disciples et l'explication qui suit nous montrent le déploiement de ces divers sens. Le premier est accessible dans l'évangile de Luc, parce que la parabole du semeur est située dans le développement de l'activité de Jésus. Pour retrouver le sens premier de la parabole, il faut la distinguer de l'interprétation donnée ensuite, qui est le fruit d'une autre expérience vécue par les chrétiens. Cette méthode a été justifiée et mise en œuvre par les ouvrages de référence que sont ceux de Joachim

Jeremias, *Les Paraboles*, Lyon, Mappus, 1962 et Charles Harold Dodd, *Les Paraboles du Royaume de Dieu*, Paris, Seuil, 1977.

2. *Le premier récit*

Le but de la parabole est de nous dire ce qu'il en est du règne de Dieu, sous les deux aspects de sa nature et de sa venue. Nombre de paraboles commencent en effet par « Il en va du Royaume de Dieu comme de... » ; un récit s'ensuit.

La parabole du semeur entre dans la famille des paraboles qui s'appuient sur une image tirée de la vie du pays. Souvent les images des évangiles sont tirées de la vie agricole : semailles, attente, croissance, moisson. Les images sont aussi celles des arbres dont on considère la fructification... ; à ce propos on doit noter le caractère réaliste des paraboles. Jésus ne rapporte pas des fictions. Il prend ses exemples dans la vie familière et réelle de ses auditeurs. La vie agricole est le lieu de beaucoup de ses auditeurs en Galilée. La parabole ne rapporte pas toute l'activité humaine ; elle relève un aspect qu'elle accentue par un effet de contraste. Le réalisme est lié à une option théologique : l'ordre de la nature comme celui de la vie quotidienne s'accordent avec ce que Jésus instaure : le règne de Dieu ne détruit pas l'ordre premier ; il détruit le malheur. Jésus ne présente rien d'artificiel. La parabole ne fait pas rêver : elle dit ce qui est. La parabole du semeur entre dans cette famille de paraboles ; elle accorde cependant une grande place à l'activité du semeur.

Le récit s'inscrit dans le cadre de la vie agricole du temps. Le détail est forcé comme il convient dans un récit qui retient l'attention. Le grain est jeté à la volée sur toutes sortes de terrains, du plus mauvais au meilleur. Ceci s'explique en raison de la capacité du labourage avec une très mauvaise araire et une traction asine. Ce n'est pas la puissance des machines qui retournent la terre en profondeur – et parfois trop puisqu'une telle intrusion détruit des ressources. Le labour reste superficiel, aussi dans les champs cultivés, il reste des pierres, des arbustes enracinés profond et des couches de terre très minces, inséparablement mêlés aux parties arables. La parabole accentue le contraste entre les différences – au risque de faire entendre une négligence de la part du semeur. Mais ce contraste est ici au service d'une révélation.

Le mouvement du récit commence par la description de l'activité du semeur au temps des semailles. Puis on passe brusquement au temps de la moisson, qui est comme souvent dans la Bible (et dans les paraboles) une manière de dire l'irruption du Règne de Dieu. Le récit présente l'activité du semeur en contraste avec la moisson qui suit. Le semeur est confronté à un champ en friche ou mal labouré (pierres, épines...). Quand vient le temps de la moisson, il y a abondance (le chiffre de 100% dépasse largement tout rendement agricole). La pointe de la parabole est dans le contraste entre la précarité des semailles et l'abondance de la moisson.

Nous sommes ainsi renvoyés à ce que les évangiles rapportent de la mission de Jésus en Galilée.

La parabole fait face à une situation de crise. Les enthousiasmes du début n'ont pas duré. Il y a des refus de la part des siens (Lc 4), des prédications infructueuses (Mc 6, 5 s.), des échecs à Capharnaüm où la plupart des disciples s'en sont allés (Jn 6, 60) ; plus encore, une opposition est déjà manifeste (Mc 3, 6). Quel est le sens de ces échecs ? La parabole répond en

mettant en scène un semeur ; il sème largement sur tous les terrains et il récolte largement, même si une partie de la semence est perdue. Le paysan ne renonce pas à son travail ; il a raison, la récolte le récompense ; ainsi en est-il du Règne de Dieu. Ainsi dans la prédication de Jésus, bien des gestes paraissent vains et infructueux. Pourtant, Jésus invite à la joie et à la confiance : l'heure de Dieu advient et avec elle une moisson qui dépasse les espérances. La parabole indique donc une bonne nouvelle : malgré les échecs et les résistances, Dieu fera apparaître la fin magnifique qu'il a promise. Dieu part de débuts précaires, voire sans espoir, mais il conduit à une plénitude.

Cet enseignement rejoint celui d'autres paraboles dites dans le même contexte. La parabole du grain de sénevé (Lc 13, 18 s.) et la parabole du levain (Lc 13, 20 s.) sont des paraboles qui mettent en contraste le présent (la petitesse du grain, le peu de levain) avec le résultat final (l'arbre aux oiseaux, toute la pâte levée). Il y a donc une tonalité eschatologique : regarder l'avenir que Dieu prépare dans des conditions précaires. Une autre parabole sur le même thème agricole va dans le même sens : celle du grain qui pousse tout seul et du paysan qui sait attendre.

La parabole joue sur l'effet de contraste entre le commencement imperceptible et le succès final. Le commencement garantit l'achèvement. Ainsi au moment où il y a une crise : les disciples ont des doutes sur la mission de Jésus. Ils attendaient le temps du salut pour tout de suite... ils sont déçus. La question est donc : que signifie ce petit troupeau ? il rassemble des gens pauvres et démunis. La réponse est : oui, ce petit troupeau constitué de pécheurs pardonnés est le commencement du royaume de Dieu qui sera une plénitude. La puissance de Dieu est maintenant à l'œuvre. L'annonce de la parole n'est pas la pointe, mais bien la moisson !

3. Lecture moralisante

La parabole reçoit une lecture moralisante qui vient du dernier rédacteur de l'Évangile. Il s'adresse à la communauté chrétienne.

L'exégèse savante voit dans cette explication un ajout. En effet, le vocabulaire change. D'abord, il est question de « la parole » avec une identification nette : « *La semence, c'est la parole de Dieu.* » Or, dans l'Église primitive et aux temps apostoliques, l'expression « parole de Dieu » désigne l'Évangile. Habituellement, elle n'est pas sur les lèvres de Jésus.

Ensuite, l'explication insiste sur la nature du terrain. C'est une lecture morale comme le montrent la qualification du terrain : « *12 Ceux qui sont au bord du chemin sont ceux qui ont entendu, puis vient le diable qui enlève la Parole de leur cœur, de peur qu'ils*

ne croient et soient sauvés. 13 Ceux qui sont sur le roc sont ceux qui accueillent la Parole avec joie quand ils l'ont entendue, mais ceux-là n'ont pas de racine, ils ne croient que pour un moment, et au moment de l'épreuve ils font défection ». On trouve dans la description le même vocabulaire que celui de Paul qui parle de séduction, richesse, convoitise, persécution, souci. « *14 Ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu, mais en cours de route les soucis, la richesse et les plaisirs de la vie les étouffent, et ils n'arrivent pas à maturité. 15 Et ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux*

qui, ayant entendu la Parole avec un cœur noble et généreux, la retiennent et portent du fruit par leur constance. »

L'accent est déplacé. Le récit initial portait sur la fin des temps : la moisson ; ici l'interprétation est moralisante ; c'est un avertissement aux convertis pour qu'ils s'examinent eux-mêmes et jugent du sérieux de leur vie et de leur conversion. La description fait aussi écho à l'épreuve traversée par la communauté dans ses combats contre la persécution (celle des juifs comme celle des païens). L'expérience est manifestement celle qui est évoquée par Paul quand l'Évangile est rédigé dans sa version définitive par son disciple Luc.

Cette lecture morale peut être élargie dans une attention à la psychologie de la foi. La vie est un don de Dieu. Or Dieu est un Dieu qui parle. Cette parole attend un accueil et une reconnaissance dite par le livre du Deutéronome : « L'homme ne vit pas que de pain. »

4. Lecture allégorique

La parabole peut recevoir une lecture allégorique. La lecture allégorique n'est pas dans les évangiles synoptiques, mais elle est présente dans la tradition johannique. Cette lecture prolonge la lecture morale évoquée à l'instant ; elle est fondée sur l'attention au grain semé ou à la semence.

L'image est présente dans la tradition biblique ; elle n'a rien de bien nouveau, mais elle reçoit un sens nouveau.

Le développement de ce thème peut être saisi dans la vie de Jésus, Lorsque les disciples après la prédication sur le pain de vie sont tentés de partir, la réponse de Pierre est « Tu as les paroles de la vie éternelle ». Il s'agit de la parole de Jésus pour la vie éternelle donnée dès maintenant. La parole est donc ce que dit Jésus.

Mais Jean fait un travail supplémentaire. Il porte son attention sur ce qui advient au grain. Or le grain semé connaît une métamorphose. Il est en terre. Cette présence en terre est comme une mort. L'image est utilisée par Paul dans l'épître aux Corinthiens pour répondre à la question posée sur la résurrection : comment se fait la résurrection ? Paul développe alors l'image selon laquelle le travail de la terre est comme un passage de la mort à la vie – cette image est dans le Talmud. La référence au grain permet d'exprimer le mystère pascal qui est passage de la mort à la résurrection. L'effet de contraste est manifeste entre le commencement et la fin.

Le mouvement de tout l'ensemble de l'évangile de Jean porte sur l'identification de Jésus à la Parole au sens fort du terme. Le mot « parole » n'évoque pas seulement la prédication de Jésus, les paroles qu'il prononce au cours de son activité messianique ; ce n'est pas seulement la mémoire de ce qu'il a dit dans le multiple du temps, mais dans l'unité de sa présence de ressuscité ; c'est le dévoilement de son identité : il est la parole de Dieu au sens le plus fort du terme. Il est donc le *Logos*. Dans la perspective de la reconnaissance de l'unité du mouvement décrit par l'Évangile, Jean voit dans l'image du grain jeté en terre, la figure de Jésus : il est le grain qui, jeté en terre, porte beaucoup de fruit. C'est cette image qui conclut la vie publique de Jésus : « *Si le grain jeté en terre ne meurt pas, il reste seul* » (Jn 12, 24). Le procédé n'est pas insolite. Jean reprend en effet les

images des paraboles des autres évangiles et il déplace l'image pour l'appliquer à Jésus. Ainsi Jésus est l'époux (en lien avec les paraboles des noces), il est l'eau vive, il est le pain vivant, il est la porte, il est le berger, il est la vigne... Il est aussi le grain qui devient abondante moisson : l'humanité nouvelle.

La résurrection est la vie en plénitude de celui qui est passé par la mort « pour rassembler dans l'unité la multitude des enfants de Dieu dispersés ». Jésus s'identifie au grain de blé jeté en terre. Il meurt pour donner du fruit en abondance. Jésus explique ainsi le sens de sa mort et de son ensevelissement.

Nous avons là un mouvement qui caractérise l'ensemble des considérations de l'évangile de Jean.

Conclusion

La parabole du semeur nous dit ce qu'il en est du Royaume de Dieu. Le terme original *malkout* peut se traduire par royaume ou règne. Les deux traductions ne sont pas équivalentes. Le terme règne insiste sur la qualité de celui qui règne ; dire « règne de Dieu », c'est entrer dans une perspective théocentrique. Le terme royaume insiste sur ce qui est vécu par les membres du royaume ; il est dans une perspective plus anthropocentrée. Les paraboles manifestent la richesse du terme *malkout*. Elles disent d'abord l'initiative de Dieu qui vient pour établir son règne – ce qui n'est pas dépendant de la situation qu'il trouve. Elles disent aussi l'effet de la parole et le terme royaume apparaît dans l'interprétation moralisante. Celle-ci insiste sur les effets et la disposition des bénéficiaires de la décision de Dieu.

Un terme apparaît dans la seconde partie de la parabole : le terme mystère. Il dit qu'il y a une obscurité. La parabole affirme que le Règne est là. Mais elle s'ouvre sur une autre dimension, ce qui est fait par Jean. La parabole ouvre vers une intelligence du mystère pascal. Le sens allégorique chrétien n'est pas poétique, mais christologique. Les paraboles traitent du royaume de Dieu. La lecture de Jean (allégorique en un sens) tient que le royaume de Dieu, c'est Jésus lui-même et que les chrétiens sont les membres de son corps.

Un homme avait deux fils...

(Luc 15, 11-32)

Lc 15 :1 Cependant tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui [Jésus] pour l'entendre. 2 Et les Pharisiens et les scribes de murmurer : « Cet homme, disaient-ils, fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! » 3 Il leur dit alors une parabole [...]. 11 Il dit encore : « Un homme avait deux fils. 12 Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient." Et le père leur partagea son bien. 13 Peu de jours après, rassemblant tout son avoir, le plus jeune fils partit pour un pays lointain et y dissipa son bien en vivant dans l'inconduite. 14 Quand il eut tout dépensé, une famine sévère survint en cette contrée et il commença à sentir la privation. 15 Il alla se mettre au service d'un des habitants de cette contrée, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons. 16 Il aurait bien voulu se remplir le ventre des caroubes que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait. 17 Rentrant alors en lui-même, il se dit : "Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, et moi je suis ici à périr de faim ! 18 Je veux partir, aller vers mon père et lui dire : "Père j'ai péché contre le Ciel et envers toi ; 19 je ne mérite plus d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes mercenaires." 20 Il partit donc et s'en alla vers son père. Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement. 21 Le fils alors lui dit : "Père, j'ai péché contre le Ciel et envers toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils." 22 Mais le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds. 23 Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, 24 car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !" Et ils se mirent à festoyer. 25 Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il fut près de la maison, il entendit de la musique et des danses. 26 Appelant un des serviteurs, il s'enquérât de ce que cela pouvait bien être. 27 Celui-ci lui dit : "C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé." 28 Il se mit alors en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit l'en prier. 29 Mais il répondit à son père : "Voilà tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé un seul de tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau, à moi, pour festoyer avec mes amis ; 30 et puis ton fils que voici revient-il, après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu fais tuer pour lui le veau gras !" 31 Mais le père lui dit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. 32 Mais il fallait bien festoyer et se réjouir, puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !" »

L'évangile selon saint Luc comporte plusieurs paraboles originales. Parmi celles-ci se trouve le récit que l'on nomme souvent « la parabole de l'enfant prodigue » ou « le retour du fils prodigue ». Or ce titre ne figure pas dans le texte de l'Évangile ; il est donc une interprétation que nous pouvons situer sans peine en nous rappelant ce qui a été dit dans la précédente conférence sur les divers manières de lire une parabole et la nécessité de bien préciser le contexte : au temps de Jésus, dans une relecture par la communauté

primitive et dans la suite des lectures ecclésiales. Il importe donc de lire le texte rigoureusement pour lui-même avant de voir quelles sont ses principales interprétations. La lecture du texte au sens littéral est aisée, car il est introduit par Luc lui-même, qui le présente comme une parabole.

1. Un père et ses deux fils

1. Le chapitre 15 de saint Luc présente trois paraboles. Elles sont introduites par une mise en situation : « *Les publicains et les pécheurs se rassemblent autour de Jésus pour l'entendre. Les pharisiens et les scribes de murmurer : "Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et aux publicains. Il mange avec eux". Jésus leur dit en parabole...* » (Lc 15, 1-2). Il apparaît donc que les trois paraboles du chapitre 15 ont pour destinataires les scribes et les pharisiens. C'est à eux que s'adressent les trois paraboles unifiées dans l'intention théologique. Au plan littéraire, elles s'achèvent toutes par l'emploi de trois termes : « joie », « perdu » et « retrouvé ».

La première est celle de la brebis perdue, cherchée et retrouvée ; le berger invite ses amis en leur disant : « *Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée ma brebis qui était perdue* » (Lc 15, 6). La deuxième est celle de la drachme perdue, cherchée et retrouvée. La ménagère dit à ses amies : « *Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, la drachme que j'avais perdue* » (Lc 15, 9). La troisième met en scène un enfant perdu et retrouvé puisqu'il revient à la maison de son père. La parabole s'achève ainsi par les paroles du père au fils aîné : « *Il fallait bien festoyer : ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé* » (Lc 15, 32).

Ce sont donc toutes trois des paraboles qui disent la joie du salut. Le berger est tout joyeux d'avoir retrouvé la brebis perdue ; la ménagère d'avoir retrouvé ses économies ; le père d'avoir retrouvé son fils perdu. La joie est donc au rendez-vous. La pointe de la parabole est donc la joie – et pas la peine prise à chercher.

2. Si les deux premières paraboles sont brèves, la troisième est plus longue et comporte des épisodes dramatiques et contrastés. Elle met en scène trois personnes : le père, le fils aîné et le fils cadet. C'est le rapport entre les trois qui donne sens au récit. Considérer, comme on le fait souvent, seulement le fils perdu ou prodigue en fausse le sens. Celui qui est au centre de la parabole est le père des deux fils.

Le contexte nous indique que la parabole est adressée aux scribes et aux pharisiens. Elle pointe l'attitude du fils aîné qui ne comprend pas que son père accueille avec tant de joie son frère cadet – celui qu'il ne nomme plus frère, mais dont il dit à son père : « ton fils », parole de mépris donc. Tandis que le père, laisse parler sa joie et son amour, le fils aîné marque du dépit ; ceci traduit sa jalousie. Le père ouvre les bras, embrasse son fils tendrement et organise un grand repas de fête ; au contraire, l'aîné se met en colère.

« *Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il fut près de la maison, il entendit de la musique et des danses. Appelant un de ses serviteurs il s'enquerrait de ce que cela pouvait bien être. Celui-ci dit : "C'est ton frère qui*

est arrivé, en ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvert en bonne santé". Il se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit l'en prier » (Lc 15, 25-28).

La pointe de la parabole apparaît donc clairement dans l'explication que le père donne à son aîné : « *Il fallait bien festoyer et se réjouir, puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé » (Lc 15, 32).*

3. L'interprétation est donc simple grâce à la précision qui donne accès au contexte ; la parabole s'adresse comme un reproche aux scribes et aux pharisiens qui ne se réjouissent pas de voir que la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu est annoncée aux publicains et aux pécheurs. En les accueillant, Jésus traduit en acte son projet de faire advenir le Règne de Dieu qui est salut. Cet accueil est mentionné en divers lieux de l'Évangile. La parabole donne une interprétation théologique : le père est l'image de la bonté de Dieu. L'emploi du verbe « murmurer » ne se limite pas à la désignation du ton de la voix ; il évoque, dans la culture biblique, le refus du peuple élu au désert qui « murmure » contre Dieu et contre Moïse.

Les pharisiens et les scribes sont dans la ligne de leurs pères. Par cette parabole, Jésus leur dit qu'ils ont tort de se scandaliser, voire de se mettre en colère, comme l'aîné de la parabole qui n'a pas compris que son père n'avait ni oublié ni cessé d'aimer son jeune frère. Au contraire, le père l'aime d'un amour plus prévenant, à raison de la souffrance et du malheur qu'il a connus.

Tel est le sens littéral du texte ! Elle justifie l'attitude de Jésus accueillant les pécheurs et les publicains. Telle est sa pointe !

2. La parabole relue en Église

Le sens de la parabole est clair quand il est mis dans son contexte. Cette remise en perspective ne suffit pas à dire toute la richesse du texte. Il faut considérer sa place dans l'ensemble de la rédaction faite par Luc. Le texte prend place dans l'ensemble des autres enseignements de Jésus et dans le mouvement de tout le livre écrit par Luc. Dans cet ensemble, le texte prend une autre dimension. Nous en voyons trois niveaux et instances de lecture.

1. En considérant la rédaction de l'évangile de Luc, on voit que la parabole s'inscrit dans un mouvement plus large. La parabole est inscrite dans la deuxième partie du livre : Jésus monte à Jérusalem ; Jésus a déjà annoncé qu'il souffrirait la passion dans cette ville. Or nous savons que parmi ses adversaires se trouvent des scribes et des pharisiens qui le condamneront à mort. Il y a donc un rapport entre la justification que Jésus donne de son activité dans la parabole et ce qu'il a annoncé : sa passion.

Pourquoi Jésus a-t-il été condamné ? Est-ce pour le mal que Jésus a fait ? Mais Jésus n'a pas fait le mal ! Est-ce pour son rôle politique ? Jésus ne s'est pas présenté comme un chef de guerre ou chef de parti ! Est-ce pour des raisons de subversion religieuse ? Mais Jésus ne s'est pas présenté comme fondateur de religion et il n'a jamais désobéi à la Loi de Moïse – même s'il a rompu avec l'interprétation hypocrite de certains pharisiens. Il faut bien voir

que Jésus est condamné pour le bien qu'il a fait. En effet, dire la vérité dérange ; faire le bien bouscule ; mettre la lumière là où se trouve l'erreur déchire les cœurs. Les actes de Jésus sont semblables à celui du père de la parabole qui rapporte comment l'accueil du cadet par son père suscite la colère de l'aîné. Les autorités de Jérusalem sont comme l'aîné ; elles rejettent celui qui, en manifestant la bonté de Dieu, dévoile l'endurcissement de leur cœur. Faire le bien provoque la haine. La parabole, relue à la lumière de la passion, éclaire les motivations des choix de Jésus qui monte à Jérusalem : manifester que le Royaume de Dieu est pour tous, à commencer par les pécheurs.

2. La parabole a été lue dans la communauté chrétienne. Elle prend alors une autre portée quand elle est utilisée à l'usage interne de l'Église. La parabole s'adresse à ceux qui dans la communauté chrétienne occupent une place analogue à celle des scribes et des pharisiens. Non plus les scribes et les pharisiens au sens strict, mais ceux qui leur ressemblent, parce qu'ils ont reçu une bonne et solide éducation en matière intellectuelle et en matière morale. Ils sont invités à ne pas reprocher à Dieu et à la communauté de faire bon accueil aux pécheurs.

Précisons que l'expression « publicains et pécheurs » garde son actualité. Elle peut être interprétée dans le registre traditionnel de la morale. On y distingue le péché privé et le péché public. Si tout homme est pécheur (« le juste pèche sept fois le jour » disent les sages), le pécheur public (le publicain) est aussi victime d'une sanction sociale. Or l'un et l'autre sont accueillis par Dieu sans réserve. La parabole est actuelle ; elle est dite à la communauté chrétienne par le Christ ressuscité.

Cela invite l'Église à être conforme à l'exigence manifestée par Jésus. Les blocages institutionnels actuels sont concernés par la parabole qui n'a rien perdu de son actualité.

3. Pour montrer la difficulté de l'interprétation, il faut relever ici une catastrophe dont nous avons pris conscience tardivement.

Les Pères ont vu dans le fils perdu et retrouvé une image de l'Église. Elle est en effet constituée de pécheurs pardonnés. Ces pécheurs étaient des païens qui avaient accédé à la miséricorde de Dieu après avoir vécu dans la débauche et l'ignorance de Dieu. Cette identification collective au fils perdu et retrouvé est fidèle à l'extension de la parabole. Mais un corrélat a été introduit dont nous voyons qu'il en a faussé le sens.

Les Pères ont dit que le fils cadet était l'Église, venue du paganisme, le fils aîné était la Synagogue constituée de scribes et de pharisiens. La colère du fils aîné signifiait sa jalousie et la raison de son refus de croire. Cette confusion a renforcé l'anti-judaïsme chrétien. Nous voyons bien qu'il y a un usage pervers de la parabole. Il n'a pas cessé comme le montre le refus de Vatican II par les intégristes.

Cette interprétation confirme qu'il importe de bien déterminer le sens littéral. La parabole fut adressée par Jésus à ses frères, fils du même peuple. La parabole est adressée par le Christ à son Église pour régler les relations entre frères. La parabole ne saurait servir à accuser les autres ; elle doit être reçue par chacun pour naître à la fraternité dans la force de l'Esprit Saint. Elle ne saurait cautionner le mépris de quiconque.

3. Lecture spirituelle d'une partie de la parabole

Une troisième lecture de la parabole a été donnée dans la Tradition. Elle n'en retient qu'une partie. Elle propose une lecture allégorique d'une partie du récit, celle qui concerne la relation du fils perdu et de son père. C'est ainsi que la prédication a développé une lecture spirituelle qui passe sous silence ce qui concerne le fils aîné et ne considère que l'aventure spirituelle du fils perdu. Cette lecture spirituelle est bien connue, tant elle est reprise dans la prédication et tout particulièrement dans les célébrations pénitentielles.

3.1. Repentance et miséricorde

1. La miséricorde de Dieu est comparée à l'amour du père pour son jeune fils. L'amour paternel dit le véritable amour. Il est premier ; il est inconditionnel. Il peut représenter l'amour de Dieu. L'amour de Dieu est comme l'amour du père. Il est fidèle ; il est constant ; il demeure même si le fils pêche et rompt l'alliance. De même, l'amour de Dieu est miséricorde et pardon.

2. L'enfant est appelé « prodigue ». Cette qualification souligne qu'il est fautif et donc que tout pécheur lui ressemble. D'abord, il est coupable de quitter la présence de son père ; il représente tout pécheur qui rompt avec l'amitié de Dieu. Ensuite, il vit dans le péché représenté par la vie de débauche. Enfin, il garde le souci égoïste de lui-même ; après avoir dissipé ses biens, il éprouve le malheur et veut rentrer pour se mettre à l'abri.

« Le plus jeune fils dit à son père : “Père, donne-moi la part de fortune qui me revient”. Et le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, rassemblant tout son avoir, le plus jeune fils partit pour un pays lointain et y dissipa son bien en vivant dans l'inconduite. Quand il eut tout dépensé, une famine sévère survint en cette contrée et il commença à sentir la privation. Il alla se mettre au service d'un des habitants de cette contrée, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons. Il aurait bien voulu se remplir le ventre des caroubes que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il se dit [...] » (Lc 15, 12-18).

La lecture aggrave donc l'histoire du fils cadet. Dans la parabole, le droit de succession est respecté. Selon la loi (Dt 21, 17), l'aîné a droit aux deux tiers de l'héritage ; le cadet un tiers. Il peut réaliser financièrement sa part d'héritage du vivant de son père, pour un motif légitime. Dans la société d'alors nombre d'israélites partaient à l'étranger pour vivre. La démarche du cadet n'est pas absolument incongrue, même si l'affaire tourne mal. La parabole insiste sur la déchéance. Le fils perd le sens de la dignité en désirant manger ce que mangent les cochons ; il est aussi abandonné : personne ne se soucie de le nourrir.

La lecture spirituelle aggrave la motivation du fils. Elle s'appuie sur l'expression qui inaugure le retour puisqu'on lit qu'il « rentre en lui-même ». Ce qui correspond au mouvement de conversion qui commence par une prise de conscience de son péché.

« *Reentrant alors en lui-même, il se dit : “Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, et moi je suis ici à périr de faim ! Je veux partir, aller vers mon père et lui dire : Père j’ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne mérite plus d’être appelé ton fils ; traite-moi comme l’un de tes mercenaires”. Il partit donc et s’en alla vers son père* » (Lc 15, 18-20).

L’exemple du fils prodigue est développé aux yeux du pécheur qui est invité à rentrer en lui-même, à regretter sa faute et à revenir à Dieu, son Père. Il doit garder une vive conscience de ses torts ; il demande pardon et demande une place humble dans la maison du Père. Pour inciter le pécheur à ne pas avoir peur, l’exhortation relève que, contre toute attente, le prodigue est reçu avec amour et avec joie.

3. Cette lecture spirituelle d’éléments narratifs d’une partie de la parabole sert de fondement à un enseignement sur le pardon, qui apparaît comme l’expression d’un amour inconditionnel. Le pardon s’adresse au pécheur sans le figer dans son passé et sans le réduire à son péché. Le père accueille son fils perdu. Il se réjouit de son retour. Il le plaint d’avoir souffert des conséquences de sa faute ; il ne l’accable pas en lui disant « C’est bien fait ; tu n’as eu que ce que tu mérites ».

Cette lecture est bien connue des chrétiens qui entendent souvent le développement de ces thèmes lors des célébrations pénitentielles. Ils s’identifient au fils repentant qui est invité à recevoir le pardon et ensuite à participer au festin eucharistique.

3.2. La transgression sans culpabilité

Le texte de l’Évangile n’est pas la propriété exclusive des chrétiens. Aussi l’interprétation doit-elle tenir compte d’une lecture qui quitte la dimension morale ; elle ne parle plus en termes de faute, mais de rupture avec l’ordre familial. La lecture la plus connue dans la littérature est celle d’André Gide (dans l’ouvrage appelé *Le Retour de l’enfant prodigue*) ; elle est reprise par un certain nombre de psychanalystes qui considèrent la démarche du fils cadet dans la perspective d’une quête de l’identité, au moment de la crise d’adolescence. Celle-ci repose sur une rupture avec le milieu familial. Puisque l’adolescence est un temps de séparation d’avec les parents, le départ du fils plus jeune est présenté comme chose naturelle ; elle n’est pas seulement normale, elle est saine. Le fils cadet rompt avec la dépendance familiale. Il s’en va vivre sa vie et fait l’expérience de la dureté du monde. Il revient marqué par la vie ; mais il a ainsi conquis sa maturité.

L’enfant prodigue est un exemple pour montrer que l’épreuve de la rupture et la souffrance qu’elle implique sont utiles pour accéder à la maturité. La transgression n’est plus comprise comme faute, ni comme péché, mais comme une étape sur le chemin de la vie.

Quelle que soit la valeur psychologique de cette lecture, elle ne respecte pas le sens de la parabole, puisque reentrant en lui-même le fils se reconnaît pécheur. Aussi pour sortir de la banalisation du mal opérée par cette lecture qui fait l’apologie de la transgression, il convient de préciser ce qu’est le pardon

dans une perspective théologique et renouer avec le sens premier de la parabole, puisque l'ouverture des bras du père qui accueille son enfant, avant qu'il ait parlé, est signe de pardon, nous lisons en effet : « *Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement.* »

3.3. Le pardon

1. Le pardon n'est pas l'excuse. L'excuse constate qu'il y a eu une faute ou une erreur, mais elle reconnaît que son auteur n'est pas coupable. Excuse, c'est dire *ex-causa*, signifie sortir de la cause, au sens juridique du terme. Excuser, c'est reconnaître qu'il y a non-lieu, et donc relaxe du prévenu. Excuser, c'est reconnaître que s'il y a bien quelque chose qui ne va pas, ce n'est pas sous la responsabilité de celui qui a agi. Il y a pour le moins des circonstances atténuantes.

Ainsi si pour devenir lui-même, le prodigue doit faire une rupture avec son père, il n'est pas coupable d'avoir demandé sa part d'héritage et d'être parti. Cette interprétation l'excuse sans légitimer pour autant le mal.

Le pardon, au contraire, reconnaît qu'il y a une faute. Il reconnaît que celui qui l'a commise est vraiment responsable et donc qu'il est coupable. Il ne sert à rien de faire le procès des parents, ou de la situation de la famille de l'enfant prodigue. Celui-ci est dans son tort. Il a agi librement.

S'il y a bien des fautes qui admettent des circonstances atténuantes, il ne s'agit pas de cela dans le texte de l'Évangile. Il s'agit vraiment d'une faute. La parabole perd son sens si elle ne porte pas sur une faute véritable.

2. Il convient aussi de relever que cette reconnaissance de la culpabilité ne sombre pas dans ce que la psychologie nous apprend de la mauvaise culpabilité, la culpabilité indéfinie qui n'est pas liée à un acte analysé objectivement dans une relation saine. Pourquoi ? Parce que le fils perdu ne découvre la gravité de sa faute que dans l'acte qui le lui pardonne. L'enfant perdu souffre des conséquences de son acte. Il a dilapidé ses biens et se trouve sans ressource. Il est condamné à une vie de misère. Là, il éprouve la nostalgie de son enfance heureuse et se souvient du bonheur perdu. Il décide de revenir à la maison, pour sortir de la misère. Le récit nous instruit. En effet l'enfant prodigue avait prévu de dire : « *Père j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes mercenaires.* » (15, 20). Il avait préparé une phrase pour reconnaître ses torts et demander à être traité comme le plus pauvre des ouvriers dans la maison du père – ce qui est juste, puisqu'il n'a plus part à l'héritage. Notons que la traduction par « mercenaire » a des connotations péjoratives en français actuel : travailleur agricole serait plus exact ! L'important est de constater que le père ne laisse pas son fils cadet achever sa phrase. Il n'a pas le temps de demander quoi que ce soit, et reçoit bien davantage.

« *Le fils alors lui dit : "Père j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils..."*. Mais le père dit à ses serviteurs : *"Vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui au doigt un anneau et des chaussures aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et*

festoyons, car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !” » (15, 20-24).

Notons que le baiser est un signe de pardon et que la robe de fête est un signe d'accueil de l'hôte de marque ; le fils n'est pas redevenu possesseur de ce qu'il a perdu ; mais il est toujours aimé. L'anneau un signe de pouvoir et les chaussures une légitimité.

3. La théologie spirituelle souligne que le pardon de Dieu n'est pas la conséquence d'une réparation, il provient d'un amour prévenant. Les théologiens du sacrement de pénitence ont distingué entre l'attrition et la contrition. L'attrition est le regret de la faute, à cause des conséquences néfastes que la faute a entraînées. La contrition est le regret de la faute à raison de l'atteinte faite à la personne offensée. C'est la blessure infligée à l'autre qui est cause du regret ; or une telle attitude suppose une relation personnelle. La difficulté est que cette relation a été rompue. Aussi elle ne peut venir de celui qui a péché ; elle ne peut qu'être le fruit du pardon. C'est l'effet du sacrement qui fait que le regret imparfait de la faute – l'attrition – devient regret parfait – la contrition. Ainsi ce qui est premier ce n'est pas la faute, mais bien le pardon. La grâce est première. L'amour est pardon et prévenance. C'est ce que révèle l'attitude du père du fils perdu. Ainsi la lecture du texte dévoile le visage de Dieu. Cette lecture spirituelle ne contredit pas le sens de la parabole telle qu'elle fut dite par Jésus à l'intention des pharisiens et des scribes. Elle invite à reconnaître que Dieu est amour.

La parabole a aussi un sens christologique. En se justifiant, Jésus manifeste que l'attitude de Jésus est la même que celle du Père. La relation qu'il a avec lui est donc parfaite ; il est vraiment fils, image parfaite du Père.

Conclusion : le visage de Dieu

Le visage de Dieu dévoilé dans la parabole vaut tant pour l'aîné que pour le cadet. L'attitude du Père qui aime dévoile le visage d'un Dieu qui n'oublie pas et qui voit la souffrance de ses enfants perdus. Dieu est celui dont les entrailles sont bouleversées par la misère des hommes. Il n'est pas le Dieu qui les observe avec sévérité et les traque pour les punir, mais celui qui attend leur retour. Il les aime et donc ressent douloureusement ce qu'ils vivent. Il est heureux d'être avec les fidèles qui gardent son alliance et sa présence vaut plus que tout autre bien. Dieu voit venir de loin celui qui revient. Il ne lui fait nulle violence ; il ne l'accable pas. Il l'a laissé libre d'agir, de partir, de réfléchir. Le mot de miséricorde le dit. Dieu souffre de la situation des hommes, car dans son cœur, il y a place pour une douleur incessante tant que le fils n'est pas revenu. Il ne peut l'oublier.

À nous qui vivons chrétiennement en simplicité et vérité et qui ne sommes pas des enfants perdus, il importe d'entendre ce que le père dit à son aîné, qu'il appelle avec tendresse « mon enfant » : « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi.* » (Lc 15, 31). La parabole invite donc les deux fils qui ont une attitude de « mercenaire » à devenir ses fils. Le cadet demande à être traité comme tel ; l'aîné se comporte aussi de cette manière puisqu'il attend une rétribution. Notons enfin que la parabole ne dit pas

ce que fit l'aîné. Elle s'arrête net. Entendons dans la parabole une promesse : Dieu nous dit ce qui adviendra quand tout sera accompli « Tu es toujours avec moi, tout ce qui est à moi est à toi ». Point final !

Le bon Samaritain

Luc 10, 25-37

Lc 10 :25 Et voici qu'un légiste se leva, et lui dit pour l'éprouver : « Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » 26 Il lui dit : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Comment lis-tu ? » 27 Celui-ci répondit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. » 28 « Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela et tu vivras. » 29 Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » 30 Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. 31 Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là ; il le vit et passa outre. 32 Pareillement un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa outre. 33 Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. 34 Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui. 35 Le lendemain, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, en disant : « Prends soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai, moi, à mon retour. » 36 Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? 37 Il dit : « Celui-là qui a exercé la miséricorde envers lui. » Et Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

La parabole du bon Samaritain est mise en contexte de manière explicite, ce qui permet une interprétation littérale simple. Notons qu'elle est rapportée seulement par saint Luc et donc s'inscrit dans une perspective propre à Luc qui insiste sur la miséricorde et l'amour de Dieu.

La parabole est précédée d'un dialogue qui porte sur la question de la vie éternelle : le légiste demande à Jésus : « *Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?* » Posée à partir de l'obligation morale, elle est orientée vers un horizon ultime : qu'est-ce que la vie éternelle ? La réponse est simple : la vie éternelle est déjà commencée – et donc le royaume de Dieu est présent.

1. Une interrogation sur la Loi

La question est posée par manière de piège. Le texte dit que le légiste s'adresse à Jésus « pour l'éprouver ». C'est le vocabulaire de la tentation ou du procès. Le domaine de l'épreuve est l'interprétation de la Loi.

1.1. Le principe d'unité

Pour comprendre le contexte, il faut remarquer que les autres évangiles rapportent que Jésus a été interrogé sur le grand commandement (Mt 22, 37-40 et Mc 12, 28-31) ; il a alors affirmé l'unité des deux commandements : c'est un

même acte que d'aimer Dieu et son prochain. Sur ce point, apparaît une interrogation sur la Loi et sur les préceptes de la tradition.

Les pharisiens débattent de l'extension des commandements ; la multiplicité vient de la nécessité d'enserrer toute la vie. La loi n'est pas seulement un cadre ; c'est une emprise de toute la vie par la volonté de Dieu. Une trace de ce souci apparaît dans la spéculation sur le nombre des commandements. La tradition pharisienne relève qu'il y a

248 commandements négatifs et 365 positifs. 365 comme les jours de l'année et 248 comme les « fonctions du corps » et ces chiffres sont interprétés métaphoriquement comme un explicitation de l'exigence : toute la vie doit être enserrée dans le filet de la volonté de Dieu et placée sous son regard. Face à cette multiplicité, le débat entre pharisiens, légistes et rabbins, consistait à trouver l'unité de ces nombreux commandements. Pour cela, les hommes de la Loi cherchaient quelle en était la racine.

La question est posée à Jésus. Dans les évangiles de Matthieu et de Marc (Mt 22, 34 s. et Mc 12, 28 s.), il répond aux pharisiens que l'unité et le dynamisme de la Loi sont dits par un verbe. La Loi et les Prophètes sont unifiés dans l'emploi d'un seul verbe, le verbe aimer qui les inscrit dans la même perspective.

Dans le passage qui introduit à la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 29s) c'est un légiste qui l'énonce. Il est loué par Jésus. Mais comme il se trouve pris en défaut par la limpidité de la mise en demeure, il continue d'argumenter. Sans doute ne veut-il pas être pris pour un disciple de Jésus. Il interroge donc sur un point : qui est désigné par le mot « prochain » ? Cette question n'est pas superficielle, bien au contraire !

1.2. L'ordre de l'amour

La parabole s'inscrit dans un débat ; elle vise l'argumentation casuistique de l'exigence de l'amour du prochain. Il est dit dans la Loi que ce doit être « comme soi-même ». Cette exigence demande à être explicitée ; elle l'est de deux manières, soit de manière sacrale en référence à la pureté, soit en référence rationnelle à un ordre ontologique.

Dans ce dernier cas, la morale détermine des frontières entre ceux qui doivent être aimés et ceux qui ne doivent pas l'être, les ennemis. Il y a une exigence de rejet pour les ennemis, mais aussi pour les traîtres et les renégats. Le débat se développe dans la logique de la pureté avec une différence entre les pharisiens et les esséniens. Les esséniens se séparent de la vie sociale pour vivre au désert, tandis que les pharisiens participent à la vie de la société. Mais les uns et les autres ont des pratiques de séparation et d'exclusion ; le désert ou les rites, en premier lieu les soins du corps et les pratiques du repas, produisent le même effet : une limitation du champ de la solidarité.

Les philosophes grecs rencontrent la même question ; ils la posent en termes plus rationnels. Ils ne parlent pas d'exclusion, mais de hiérarchisation. Ils définissent des priorités. À qui donner priorité ? Dans la vie courante il est facile de définir un ordre : soi, la famille, la cité, la nation, l'humanité ; cela reflète un ordre familial et social.

La question est bouleversée en cas d'urgence. La parabole est dans la perspective qui traite de l'urgence où les frontières sont bousculées, car l'amour est sans limite.

2. Le récit

La force du récit évangélique est son objectivité. Pas de moralisation ! Pas de « il faut », pas de « c'est mieux », mais la description de l'attitude et de l'action d'un homme qui met en œuvre une attitude de « compassion ». Ici la compassion n'est pas la commisération ou la sentimentalité, elle est une attitude active : respect, écoute, attention et efficacité.

Un verbe essentiel de la parabole est le verbe « voir ». On lit en effet : « Le prêtre vit le blessé et passa outre », « Le lévite vit le blessé et passa outre » et « Le Samaritain vit le blessé et il en eut pitié... ». Le récit demande une évaluation de l'action des passants. Tous sont capables de voir. L'information ne leur manque pas. Mais que font-ils de ce « voir » ?

Par ailleurs, la parabole présente des hommes définis par leur situation sociale : d'abord, un prêtre, donc un notable de Jérusalem ; ensuite, un lévite donc un homme de religion au service du Temple ; enfin, un samaritain défini par son appartenance religieuse. L'attitude de cet homme renverse ce que prescrit la loi de pureté et de mise en ordre : le prêtre et le lévite sont au service de leurs compatriotes ; ils ne le sont pas à l'égard d'un étranger à leur religion. Or ici ils sont mis en défaut et un étranger agit autrement.

La pointe de la parabole s'inscrit dans une société où juifs et samaritains vivent ensemble, dans le même corps social, même s'il y a des régions (ville, villages et campagnes) où ils sont chez eux et entre eux. La parabole invite donc à bien voir la réalité. Le samaritain fait partie de la vie du pays ; il est visible, mais il ne fait pas partie du cercle habituel des relations. Ainsi la parabole invite-t-elle à reconnaître que l'exigence de l'amour est d'être sans programme prédéfini. La vie déconcerte. Elle est dans l'imprévu ; aussi une attitude d'amour est-elle une attitude de disponibilité pour faire face à l'imprévisible.

On a cherché des excuses au comportement des hommes de religion en disant que dans la religion juive, il y a un interdit du contact avec le sang. Le blessé, que l'on imagine sanglant, serait un être impur qu'un serviteur du Temple devrait éviter. C'est une manière de justifier leur abstention à raison d'une exigence de pureté rituelle ! On note que les règles de pureté valent dans le service religieux, mais pas sur la route. Mais si tel était le cas, ce serait reconnaître qu'une telle religion ne mérite pas d'être vécue, puisqu'elle est source de mal. Le comportement religieux doit être soumis aux exigences morales. Pire encore, la religion marque deux parts en l'humanité : les élus et les réprouvés. Ici il n'est pas question d'écarter la Loi. Les excuses ne valent pas ; l'opposition entre le prêtre, le lévite et le samaritain est fondée. Jésus ne déclare pas la Loi inutile ; il demande qu'elle soit appliquée intelligemment – comme le fait le Sermon sur la Montagne !

La conclusion de la parabole est explicitée. Jésus interroge son interlocuteur : « qui est devenu le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? ». Dans cette réponse on marque le temps des verbes. Jésus ne

demande pas « Qui était le prochain ? », mais bien : « Lequel des trois hommes est devenu le prochain ? ». Il l'est devenu : il s'est fait le prochain.

Ainsi la proximité n'est pas une situation figée dans le temps et dans l'espace ; elle est le fruit d'un voir, d'une démarche, d'une action – et sans doute d'un effort pour aller à l'encontre de la facilité et des habitudes. C'est en venant au secours de cet homme que le Samaritain est devenu le prochain de l'autre. La parabole enseigne donc que le commandement : « Tu aimeras ton prochain » est un appel à l'action. Ce propos est dans la ligne de l'Évangile : il n'est pas dans la ligne de la parabole en son intention première.

3. Sens moral de la parabole

L'objet de la parabole est l'interprétation de la Loi. Elle s'adresse à un destinataire qualifié comme « homme de loi ». La question de la loi traverse l'Évangile. Ici encore on reste dans la perspective de la Loi, puisque le propos qui achève la rencontre est indiqué à l'impératif : « Fais de même ! » Par cet aspect, la parabole est présentée comme universelle. La description de l'action peut être explicitée de manière à relever des exigences sur la manière de vivre en donnant une interprétation morale des éléments du récit : le regard, le sentiment, l'action immédiate et à long terme. On lit en effet : « *33 Un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. 34 Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui. 35 Le lendemain, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, en disant : "Prends soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai, moi, à mon retour" ».*

3.1. Voir

Les trois hommes ont vu le blessé sur la route. Qu'ont-ils vu ? D'une certaine manière, ils ont vu la même situation : un homme mourant au bord de la route. Mais l'un a vu un homme dans la détresse à qui il devait porter secours, rendre service, et donc le prendre en charge. C'est ainsi que la communauté chrétienne peut entendre la parabole. Il faut savoir voir, apprendre à voir. Il n'est pas dit que ce soit simple ou immédiat.

Ceci invite à un travail : car voir suppose une formation et un discernement. Face à une situation donnée, que voyons-nous ? Un cas difficile ? Un surcroît de travail ? Une obligation ? Une contrariété ? Une occasion de se faire valoir ? Une chance à saisir ? Une invitation à se former ? Le travail suppose en effet apprentissage, mais aussi, au-delà de l'aspect technique, c'est un travail sur soi, qui permette d'être disponible pour les autres, d'être plus compétent... C'est aussi une invitation à savoir faire appel aux autres.

Le regard doit avoir des exigences : ne pas réduire, ne pas dépersonnaliser. C'est une manière d'être en relation avec autrui et donc d'exister dans la réciprocité. La morale de l'Évangile invite à la qualité du regard.

3.2. Gérer l'émotion

Le deuxième élément est l'émotion. L'émotion fait partie de la vie. Devant le besoin d'autrui et sa détresse, nous pouvons avoir un sentiment de pitié. Ce peut être superficiel et passager. Ainsi la compassion télévisuelle. On se contente de dire « le pauvre » et on oublie. Ici l'émotion est nommée, parce qu'elle est à la source de l'action.

L'émotion ne suffit pas ; il faut la réflexion, la compétence et l'action. Mais cela ne suffit pas ; il faut le temps de l'action. L'émotion ne doit pas paralyser l'activité.

3.3. Agir

Le verbe employé dans la parabole est « prendre soin ». L'expression est riche. Ce n'est pas un cas à traiter dans la mentalité et la compétence. C'est une personne à aider. Cette personne singulière. Cela implique le respect.

Il est dit du Samaritain qu'il le « chargea sur sa propre monture ». On peut poursuivre et expliciter que cela invite à prendre en compte la personne pour ce qu'elle est. Cela demande des qualités de cœur et la compétence. Cela renvoie aux exigences de l'organisation sociale, médicale, scolaire, politique, technique...

Cette lecture morale reste générale, mais dans la pratique c'est l'action qui compte et pas la théorie !

4. *Lecture christique*

Une lecture allégorique a été développée par les Pères (depuis Origène en passant par Augustin) voyant Jésus dans le Samaritain et explicitant les actes du salut à partir des images de la parabole.

La transposition de saint Augustin est la suivante – avec quelques variantes chez les autres Pères. Un homme = Adam ou l'humanité descendait de Jérusalem à Jéricho = avait quitté le paradis pour descendre dans un lieu de souffrance et de péché ;
 les brigands = le diable et les démons
 l'ayant dépouillé = lui ayant enlevé l'immortalité
 et roué de coup = en le persuadant de pécher

à demi-mort = à raison de son état de pécheur ;
 le prêtre et le lévite = la Loi et le sacerdoce de l'Ancienne Alliance ;
 passe un Samaritain = Jésus (à raison d'une invective – quand Jésus est traité de « samaritain » – ou d'une étymologie qui nous semble fantaisiste) ;
 ému de pitié, il soigne, il bande les plaies = mettre un frein au péché ;
 il verse de l'huile = le réconfort de l'espérance
 et du vin = la ferveur de l'Esprit ;
 il se sert de sa monture = la chair assumée par Jésus ;
 il le hisse sur elle = appel à croire ;
 il va à l'hôtellerie = l'Église ;

avant le départ le lendemain = après la résurrection de Jésus parti au ciel
 il donne deux deniers = deux préceptes de l'amour ou les deux vies, présente et éternelle, ou encore les deux testaments bibliques ;
 la mission est confiée à l'hôtelier = l'apôtre ; le paiement = la vie ascétique chrétienne.

Il y a d'autres manières de lire le texte. Mais le principe est le même : prendre une image et la rattacher à des éléments de la vie chrétienne.

Conclusion

Les paraboles disent en quoi consiste le règne ou royaume de Dieu. Ici la parabole enseigne que Dieu règne quand il y a une mise en œuvre d'un amour sans frontière. Le sens majeur de la parabole est donc que l'*agapè* est le cœur du royaume de Dieu.

Cette leçon correspond bien à l'ensemble de l'enseignement du Nouveau Testament. Il est explicité par saint Paul dans « l'hymne à la charité » (1 Co 13) qui dit que la charité « ne passe pas », c'est-à-dire qu'elle construit maintenant la vie éternelle, elle est la vie éternelle commencée. Eschatologie réalisée, disent les spécialistes. Cette situation est dite dans l'évangile de Jean. Les dernières paroles de Jésus sont une invitation à aimer – tel est son commandement. Cet amour est une participation à la vie que Dieu donne : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous devez vous aimer les uns les autres » (13, 26) ; « Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure » (14, 23) ; et encore : « Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme, en observant les commandements de mon Père, je demeure dans son amour » (15, 7). Telle est la vie qui passe la mort !

1^{er}-3 avril 2010
 Jean-Michel Maldamé